Un témoignage : le prix de notre indiférence

Dès l'instant que l'on se trouve en pays conquis, comme l'étaient les Allemands en France, et les Français en Indochine, la règle veut que rien ne vous y soit compté de ce qu'on fait en sa faveur, mais que toute injustice vous y soit reprochée sans indulgence et sans pardon possible.

À ce genre d'arguments, la réponse des hommes sincères, sinon cyniques, est que notre empire est la condition de notre prospérité. Je suis persuadé que cela est faux... Et quand notre prospérité serait à ce prix, je sais que je ne serais pas le seul à lui préférer une pauvreté plus honorable.

Mais ce qui me semble le plus grave dans tout cela, c'est que nous ayons si facilement toléré qu'on nous entraînât dans une guerre dont nous n'admettions ni les motifs ni la fin. En fait, et tant qu'il n'a pas été évident que cette guerre fût un danger même pour ceux qui ne la faisaient pas, nous en avons appris le déclenchement et nous en avons suivi les vicissitudes avec une entière indifférence. Il en était de même, d'ailleurs, pour la guerre de Corée. Car s'il nous arrivait, selon le camp que nous avions choisi, de trembler quand l'un des deux adversaires reculait et de nous réjouir s'il avançait, personne ne songeait vraiment à mettre en berne tous les jours en souvenir des Coréens, pour qui la fortune était égale : toujours mauvaise. Il faut donc avouer que nous avons consenti que s'accomplissent en notre nom ce que nombre d'entre nous considèrent comme des crimes. Nous l'avons accepté ou nous avons voulu l'ignorer. Bref, nous avons été indifférents. Voilà donc le signe de cette époque, et nous en sommes, non moins que les autres marqués.

—

Pourtant nous devrions connaître le prix de notre indifférence. Il n'est pas si loin, le temps où l'on nous y encourageait, disant qu'elle seule pouvait assurer notre sécurité. Et, bien que le souvenir s'en efface dans notre mémoire encombrée d'images plus récentes et pour nous plus violentes, rappelons-nous le temps où le peuple espagnol combattait pour sa liberté. Tous les problèmes qu'il nous a fallu ensuite résoudre pour nous-mêmes se posèrent alors. La guerre d'Espagne a partagé les hommes en collaborateurs opportunistes et résistants. Peu nombreux sont ceux qui, par la suite, ont eu le désir ou l'occasion de changer de camp. Pour la première fois aussi nous nous sommes aperçus qu'il est difficile, une fois le choix décidé, de s'aveugler avec assez de force pour poursuivre l'action entreprise.

Il était facile, dès les premiers jours – surtout les premiers jours – de reconnaître où se trouvait la justice et où l'oppression. Je ne crois pas que nous puissions jamais rencontrer une cause plus pure et plus intacte que celle de la République espagnole au début de la guerre civile. Pourtant, dès ce moment, nous devions choisir entre la guerre et la paix. On nous disait qu'intervenir pour les républicains, c'était précipiter l'Europe dans la guerre. Puisque Mussolini et Hitler n'avaient pas attendu pour aider Franco, il devait y avoir quelque chose de logique dans cet avertissement. La non-intervention fut donc une de ces hypocrisies comme le pacifisme le plus sincère en inspire parfois à la politique. Car une fois cette position prise, on ne pouvait la soutenir qu'en s'aveuglant sur ses conséquences et sur le mensonge qu'elle était devenue.

En même temps, le camp que nous avions choisi perdait de sa pureté, la répression contre les anarchistes et les procédés utilisés par le parti communiste dans les rangs des républicains

instauraient une tyrannie chez les défenseurs de la liberté. Justifier de telles mesures était facile : en temps de guerre, le besoin d'un ordre politique est tel qu'il faut parfois lui sacrifier les raisons mêmes pour lesquelles on se bat. Cela prouve seulement que la liberté ne peut naître de la guerre. Mais le combat changeait de visage. Il devenait celui d'un peuple utilisé, qu'il le veuille ou non, pour les besoins d'un système et d'un parti. La cause du peuple espagnol y conservait sa pureté. Elle demeure encore aujourd'hui la même qu'au premier jour. Mais ce n'étaient plus seulement le peuple espagnol et sa liberté qui étaient en cause. Car les hommes furent vite trahis et nous pûmes assister à ce spectacle, qui nous est coutumier, d'une révolution dont les premiers héros sont les premières victimes. Les anarchistes furent sacrifiés aux besoins de l'ordre, en même temps qu'aux exigences d'un parti qui n'avait pour force, en Espagne du moins, que de représenter un ordre.

Le plus grave est que l'Espagne a été deux fois trahie par nous : lorsque nous avons refusé d'apporter une aide aux partisans de la liberté que ses ennemis avaient entrepris d'asservir, et lorsque, ceux-ci une fois vaincus, nous avons consenti que l'Espagne demeurât seule sous l'oppression.

Et maintenant, le silence s'est fait sur elle. À quelques pas de nous, un dictateur ridicule fusille encore chaque jour des hommes qui, pour la plupart, étaient venus en France nous aider, il y a quelques années, à vaincre nos ennemis communs. Tout cela se passe dans le silence, comme il en est pour les massacres accomplis en notre nom à Madagascar, au Maroc ou en Tunisie. Ce silence organisé par nos maîtres n'existe pourtant que par notre consentement. Il est utile à notre tranquillité et nous en connaissons, depuis longtemps, la pratique et les vertus. Et nous ne sommes pas les seuls.

Nous n'avons pas cru les Allemands lorsqu'ils nous dirent qu'ils ignoraient les camps de

concentration. Je suis sûr qu'ils étaient, pour la plupart, véridiques. Qui donc, en France, du temps où il existait encore, savait ce qui se passait au bagne de Cayenne ? Parfois, un honnête homme, fourvoyé parmi les garde-chiourme, s'indignait au spectacle de cette entreprise d'assassinat. Il revenait, écrivait un livre ou des articles. C'était l'occasion de quelques remous, puis le pays retombait dans sa torpeur et apprenait, sans frémir, qu'un nouveau convoi s'était embarqué à l'île de Ré. Est-ce donc parce que les camps étaient plus près d'eux que tous les Allemands devaient en être avertis ? Il leur suffisait, comme à nous, d'être bien décidés à ne rien entendre pour que les cris des martyrs n'atteignissent pas leurs oreilles.

Comme les Allemands avaient fait le silence sur Auschwitz, Dachau et Buchenwald, comme nous l'avons fait sur Cayenne, nous le faisons sur l'Espagne, et mieux encore sur Madagascar et le cap Bon. Rien n'est encore perdu, cependant, puisqu'un tel silence, j'ai encore le droit aujourd'hui de le troubler. Mais il ne faut pas se faire d'illusions. Si nous continuons à nous taire, comme se taisaient avant nous les Allemands, il nous arrivera un jour ce qui leur est arrivé : on nous fera sortir de notre silence, mais pour nous faire hurler, en cadence et au commandement.

Jean Bloch-Michel

(« Journal du désordre »)